

Un si grand silence

Plusieurs membres d'HLM ont marqué leur intérêt pour la dernière parution de Jean Kamp. C'est qu'il y expose pourquoi beaucoup de prêtres, ministres de la Parole par mission et même par vocation, en sont venus à se taire.

Il décrit une Église sourde aux questions contemporaines, mais prolixe en réponses; et il observe ses prêtres se résignant au silence dans leur difficulté à penser 'en vérité' le contenu et le sens du message. Il attend une Église catholique qui n'esquiverait plus l'interrogation moderne sur sa prétention à représenter l'Absolu.

Voici donc la relation d'une rencontre, des notes de lecture et, avec l'aimable autorisation de l'auteur, quelques bonnes pages de l'ouvrage.

Jean KAMP, *Ce grand silence des prêtres*, coll. *Autres regards*, Editions MOLS, BIERGES, 2000, (13, rue de Genval B-1301 Bierges tél 32-2-654.05.02 ou ... 'toute bonne librairie', par ex. Tropismes)

Trop brève rencontre avec JEAN KAMP

Je le rejoins dans la campagne namuroise dans une petite maison ancienne rafistolée. Cet homme est vrai! Il pense et dit ce qu'il pense : un vrai homme! En 1969, il rentrait de Kinshasa. On lui avait demandé d'y fonder le grand séminaire. Avant cela, il enseignait dans le secondaire. Très soucieux d'un engagement social des élèves, il les menait dans les Marolles à Bruxelles, chez l'abbé Pierre à Paris. A son retour, il prend en charge un enseignement de la philosophie ou des sciences religieuses dans trois établissements supérieurs de Bruxelles. Très vite il publie.

Son second livre, " Credo sans foi, foi sans credo" sort en 1974. Par le hasard d'une présentation en page une du " Soir" il est épuisé en trois semaines. Mais il est tout aussi rapidement convoqué par Mgr Suenens : "Ce n'est pas moi qui vous condamne; c'est l'Esprit-Saint qui vous condamne". Et son enseignement lui est immédiatement retiré. De quoi va-t-il vivre? "Vous n'avez pas de frères ou de sœurs pour vous aider?" Finalement il trouvera une place dans l'enseignement secondaire au même titre qu'un simple laïc jusqu'à sa retraite en 1988.

Il n'en continue pas moins à réfléchir et à écrire. Le manuscrit de ce livre "Le grand silence des prêtres" est prêt depuis 1976. Il publiera : "Le Dieu de notre nuit" en 1977. Ma surprise est extrême. Comment cette pensée si contemporaine, si claire dans la radicalité de ses mises en question pouvait-elle déjà avoir atteint sa maturité il y a près de vingt-cinq ans? Quel homme! Et comment a-t-il pu vivre sans plus chercher à la faire connaître? Sans s'aigrir ni tourner à vinaigre!

En fait, la publication semblait acquise dès 1976. Une intervention de dernière minute bloqua celle-ci. Et c'est l'insistance d'un ami, devenu éditeur, qui fit ressortir le manuscrit des poussières d'un tiroir. Il fut rapidement remis à jour et publié en ce début d'année.

Et l'on cause; on se comprend de mieux en mieux. Le drame des révélations écrites, me dira-t-il, est que tout est dit une fois pour toutes puisque Dieu y a parlé. Tout ce qui peut ensuite en être tiré : les dogmes, la justification d'une autorité pour tout maintenir, tout cet ensemble qui fait le contenu de la foi, en découle. Mais là est la crise actuelle précisément: l'homme se réfère désormais à son expérience intérieure propre et le contenu de la foi comprise de la manière ancienne lui apparaît vide d'un sens utile pour lui. S'il ne la "perd" pas, sa foi change radicalement. Elle se décante, se dégage de ses certitudes, de sa dimension d'absolu, de divine, d'infaillible ... pour redevenir simplement humaine avec ses incertitudes, son obscurité, son risque, et l'appel à devenir homme en l'assumant telle quelle.

Quel avenir pour la foi chrétienne? Osons reprendre les choses non pour leur vérité prise telle quelle mais pour leur vérité symbolique, poétique, qui nous ouvrent au silence intérieur, au proprement humain, à l'universel.

Jean Kamp a tenu à envoyer son livre au cardinal Danneels dès sa sortie puis à lui demander une entrevue. "Ce livre pose de vraies questions. C'est un livre intéressant." a-t-il dit. Cette fois, on (l'Esprit?) ne l'a pas retiré de la petite paroisse namuroise où il exerce encore comme prêtre mais on n'a encore en rien répondu aux questions. On garde le silence : "ce grand silence des prêtres." Il y a quelque chose de bloqué dans l'Eglise romaine.

En sortant, il m'a ouvert une porte: une petite chapelle toute simple. On n'en a pas parlé. Mais nous étions en communion. J'avais découvert un homme libre, comme nous Hors-les-Murs, un frère! Merci Jean !

Edouard del Rey

Gloses

Récit d'un itinéraire personnel et d'une réflexion doctrinale, le livre de Jean Kamp entremêle les deux genres et c'est sans doute ce qui en rend la lecture si fraternelle. Comme mon itinéraire rejoint plus d'une fois le sien (sauf les expériences personnelles et – touchons du bois – les démêlés avec l'autorité), j'ai lu le livre avec grande sympathie: il n'est pas courant de trouver un auteur qui analyse si finement, et de manière lisible, en y ajoutant la coloration d'une note humaine et personnelle, la situation actuelle de l'Eglise. J'ai tiré la couverture à moi et prolongé la réflexion de l'auteur en adoptant sa manière mixte. Voici ce que cela donne. Dans le désordre.

1. De la crise des ministères

Une affirmation centrale de Kamp est que la crise actuelle des ministères révèle la crise d'un certain type d'Eglise, celle dont les prêtres, gardiens du temple, étaient un rouage essentiel. Cette Eglise décréait ce qu'il fallait croire, les mots d'ordre dégringolant du sommet à la base. Ce qui à l'origine, dans le chef de Jésus, était une expérience spirituelle, avait été transformé en explication du monde, en système intellectuel, ce qui, dit Kamp, constitue "une des plus grandes déviations de la religion" (p.185)

Il me souvient : l'obéissance alors était bien la vertu suprême. Et je sais de quoi l'auteur parle : j'ai été un de ces rouages, un de ces prêtres qui transmettaient magistralement un message qui, au fond, les condamnait parce qu'ils le vivaient mal, en tout cas pas mieux que les autres. Ils n'aimaient pas qu'on les exhibe en première ligne, ils auraient plus d'une fois préféré rentrer dans le rang mais par gentillesse ils restaient au poste, parce que c'est cela qu'on attendait d'eux.

En vieillissant, plus rempli de questions que de réponses, je me dis que le prêtre est un chercheur de Dieu parmi d'autres. Tout au plus peut-il prendre la tête de ces régiments dissous dont il fait partie. C'est ainsi qu'il continuera à servir ses frères : en leur offrant les questions qu'il et eux se posent. Le ministère presbytéral est, selon moi, devenu un métier. Quelle chose curieuse, quel drôle de métier... Vous me dites que vous ne partagez pas du tout mes questions et mes doutes? Alors, sauf le respect que je vous dois, permettez-moi d'être inquiet.

Cette Eglise en crise va-t-elle disparaître ? Je ne sais. Est-il certain qu'elle ne soit plus désirée? Qu'après notre génération questionnante, ne reviendra pas le temps des certitudes souhaitées par une hiérarchie en manque de pouvoir et un peuple chrétien assoiffé d'assurances? Le ministère est à l'image du peuple et si le peuple chrétien en a envie, on verra reflourir cette Eglise et son clergé. Il n'est pas impossible que des jeunes acceptent, demain, d'être ces dispensateurs de rites et de certitudes, ces commentateurs du dogme, que leurs aînés ont refusé d'être. Et même qu'ils acceptent, par obéissance, de rester comme eux célibataires : c'est tellement rassurant pour le peuple de Dieu, ça lui fait tant plaisir ...

Mais ça ne laissera pas d'être inquiétant.

Et puis, restera quand même la formidable question posée par Kamp : Jésus a révélé un absolu. Dans la suite, on a identifié Jésus à cet absolu. Puis l'Eglise s'est elle-même identifiée à cet absolu (p. 47). Jésus a-t-il voulu fonder une religion nouvelle? N'est-il pas venu les critiquer toutes?

2. De la transmission de la foi

La question de la transmission de la foi et de son enseignement occupe beaucoup de place dans la réflexion de Kamp. Comme lui, je ne crois pas que la foi s'enseigne. En tout cas, pas d'abord. La foi est vie avant tout.

Je serais incapable, sous la torture, de faire surgir de ma mémoire la moindre bribe de souvenir des cours de religion que j'ai eus pendant mes six années d'études secondaires. J'ai enseigné (?) la religion à mon tour. Puis j'ai connu la catéchèse paroissiale. Je ne dis pas qu'il ne faille pas continuer à enseigner et à catéchiser et n'entends décourager personne (j'ai d'ailleurs pour les professeurs de religion une admiration sans borne et ne supporte pas qu'on les critique, ayant moi-même essayé de l'être) mais le résultat me laisse rêveur ...

La foi est sens, dit Kamp. Un sens ne s'enseigne pas, il ne s'impose pas, il se vit d'abord pour se vérifier ensuite.

Ne pas attendre d'un cours de religion qu'il transmette la foi.

La suite de mon propos consistant en un éloge de la théologie, je veux dire avec force que la foi n'est pas d'abord un acte intellectuel. Je me souviens avec tristesse (et quelle épreuve ce me fut) de ces professeurs de théologie qui disséquaient admirablement un verset scripturaire et dont la vie – mais qui suis-je pour en juger? – me paraissait un camouflet à l'évangile qu'ils commentaient si bien.

3. De la théologie

Reste l'aspect du livre de Kamp qui nous questionne le plus, celui qui concerne non l'Eglise dont il dit justement qu'elle s'est injustement sacralisée, mais la foi elle-même. « La foi, dit Kamp, n'a pas d'objet, elle porte sur le sens des objets » (p. 56). « La foi n'est pas une démarche intellectuelle » (p. 103).

C'est vrai après tout. Peut-on appeler 'science' un savoir dont on n'est pas sûr que l'objet existe? Que savons-nous de Dieu, qui nous dit qu'il existe? Et quant à Jésus-Christ dont nous portons le nom, de quel droit affirmons-nous qu'il est Fils de Dieu? Jésus nous échappe : nous ne connaissons de lui que l'écho qu'il a suscité chez les autres. Il y a du pari dans cette foi-là.

Rudes questions pour les disciples de Jésus que nous voudrions être : ne les esquivons pas, ayons le courage de penser non pas contre ni à-côté, mais là où ça fait mal. Le courage aussi de répondre seuls, non pas orgueilleusement mais personnellement, d'une réponse qui vienne vraiment de nous et ne nous soit pas dictée.

J'assigne comme programme aux disciples du Christ de refaire pour leur propre compte le chemin qui a conduit à voir Jésus, l'homme qui venait de Dieu, celui dont nous disons qu'il est le Fils de Dieu. Que l'ontogénèse de la foi imite sa phylogénèse. Comment en est-on arrivé là? Comment Jésus qui annonçait la foi est-il devenu son objet? demande très justement Kamp. Qu'est-ce qui s'est passé?

La théologie, non le catéchisme, est chose passionnante. Et l'Écriture est une réserve inépuisable de sens. Mais que ce soit une théologie questionnante, pas trop sûre d'elle-même, pas celle des gens riches de vérité, des 'obèses de la foi' dont parle France Quéré, mais de ceux qui, humblement, sont en recherche.

C'est une théologie qui appartient à tous. Je crois au sùr instinct chrétien du peuple de Dieu. Il faut l'interroger, lui laisser la parole, le faire parler, trouver le moyen de le faire réagir à nos homélies. La théologie est comme la politique de Mao : elle consiste à dire clairement au peuple chrétien ce que lui-même nous dit confusément.

Une théologie non pas solitaire mais solidaire, la réflexion de chacun s'insérant dans le grand fleuve qui nous porte, celui des hommes de la fraternité dont la foi nous a précédés. S'exerçant, comme on aime à le dire aujourd'hui, avec la complicité synchronique et diachronique de tant de frères de tant d'époques.

Une théologie libre et fière.

Vous connaissez peut-être cette merveilleuse histoire dont l'authenticité, soyons honnêtes, n'est pas garantie : en apprenant la mort de Richelieu, le pape Urbain VIII aurait dit : « Si Dieu existe, il (Richelieu) paiera; si Dieu n'existe pas, bravo! ». Cette histoire cynique ne me scandalise pas. Si elle vraie, je demanderais seulement qu'on reconnaisse qu'elle est vraie. Elle ne l'est peut-être pas, mais elle est si vraisemblable.

Sois modeste, mon Eglise. Ne mens pas. Nous t'aimons comme tu es.

José Lhoir

Notes de lecture

Livre d'un honnête homme, de quelqu'un qui a osé réfléchir, qui a eu le courage de dire et d'écrire ce qu'il pense, ce qu'il vit ... et qui en a payé le prix! C'est le cheminement de sa foi qu'il nous donne à partager.

Jean Kamp est entré au séminaire, à Malines, après ses humanités. C'était à la fin de la guerre 40-45. Il mit tout son cœur à intégrer la formation au sacerdoce qu'il reçut. Tout allait de soi et il y fut très heureux. On lui fit confiance et il put étudier la philosophie à l'Université de Louvain. Il enseigna ensuite au niveau des collèges puis du supérieur, en particulier la philo et la religion.

C'est en cherchant à "mieux faire passer le message" dans cet enseignement qu'il commença à se poser des questions qui portaient sur la foi, sur sa foi. Peu à peu il découvrit que c'est à ce niveau que la crise du clergé et plus encore de l'Eglise prend racine. La crise du XVI^e siècle portait sur les moyens de l'Eglise : l'autorité pontificale et les sacrements. La crise actuelle porte sur la foi elle-même : même pas son contenu – mais qu'est-elle en définitive?

En 1970 et 74, il publia deux livres; un troisième en 77 'Le Dieu de notre nuit'. Le second 'Credo sans foi, foi sans Credo' lui vaudra d'être écarté de l'enseignement supérieur et d'être considéré en haut lieu comme hérétique. Seul, il continuera sa réflexion, son cheminement. Ce livre en est le fruit.

Où l'on en était.

Les questions commencèrent pour lui quand il put, suite à l'université, approcher Hegel et Kant. Au séminaire, ces deux penseurs étaient considérés comme très dangereux pour la foi et donc ignorés. Mais quel est donc le statut de cette philosophie qui ignore deux auteurs si fondamentaux pour la pensée moderne ? Au fond, elle ne vise pas tant à faire réfléchir le séminariste qu'à le préparer à aborder la théologie : 'philosophia ancilla theologiae'. Le séminaire favorisait le travail intellectuel – encore ne le nourrissait-on que de livres soumis à l'imprimatur – non la réflexion personnelle.

D'ailleurs la foi était présentée et vécue comme adhésion à un ensemble de dogmes, de croyances d'une part, et à un comportement moral aux lois reçues de Dieu même, via son Eglise, d'autre part. Dans cette perspective, il s'agit d'accepter que Dieu s'est révélé à l'homme en surgissant dans l'histoire. Il en résulte des textes inspirés contenant la parole de Dieu. A partir de ceux-ci, l'Eglise a peu à peu construit un ensemble de dogmes. Celle-ci, dont l'autorité a été instituée par Dieu, a pour mission de garder et de transmettre le dépôt de la foi. Les prêtres, à leur tour, sont formés pour prêcher la révélation et, ainsi nourrir la foi des fidèles. Il leur importe de bien comprendre la cohérence interne des données de foi pour mieux la transmettre. Mais on ne peut douter de la foi et, partant, on ne peut réfléchir sur ce qu'est la foi ni s'interroger sur elle. Vécue classiquement elle est réponse aux questions. Si celle-ci devient elle-même question on sort du système : on perd la foi. Il n'y a pas à hésiter sur le contenu des dogmes ni la pratique sacramentelle.

L'Eglise a fonctionné de cette manière durant des siècles. Le prêtre y avait tout spontanément son rôle, sa place et beaucoup, à l'époque, y furent heureux.

Un double itinéraire.

Mais voilà que peu à peu, pour Jean Kamp comme pour tant d'autres, la foi perd de sa belle évidence. Il découvre que celle-ci est d'abord, tout à fait fondamentalement, une expérience intérieure personnelle. Il ne s'agit pas d'adhérer à un

donné, mais de se retrouver soi-même face aux grandes questions de la vie et de se situer. Cette expérience proprement humaine n'est pas comme telle expérience religieuse ; elle peut même être vécue hors de tout contexte religieux.

Une autre évidence va aussi se faire jour progressivement. La foi classique adhère à des vérités révélées dans un contexte historique, celui du monde juif et du temps de Jésus de Nazareth. Mais son langage, lui, est hors de l'histoire, car il est parole de Dieu, absolue. L'analyse de l'historien et de l'exégète ne sauraient changer une virgule à cette parole divine.

Cependant le XIXe siècle avait découvert l'histoire et osait analyser les textes bibliques comme tout autre texte d'une époque donnée. L'Eglise tranchera pensait-elle - le débat en refusant le modernisme du début du siècle. L'exégèse en sortira paralysée pour longtemps. Elle n'en poursuivra pas moins son travail et c'est la foi elle-même qui est atteinte dans son contenu et surtout son essence. Mais alors, comment l'Eglise peut-elle continuer à fonctionner dans ses schémas habituels, à dire les mêmes choses, avec une assurance inébranlable alors que dans les revues spécialisées, y compris catholiques, et que, 'sous le manteau', se dit tout autre chose.

Prenons un exemple. Au temps du séminaire, des faits étaient présentés aux étudiants comme essentiels : "le fait du tombeau vide, le fait des apparitions post-pasciales ... ", et voilà que "j'apprends aujourd'hui de la bouche ou de la plume de théologiens que ma foi n'a pas d'autre fondement que la foi primitive des apôtres, et non des faits ... " comme ceux cités plus haut". Le seul fondement historique et, partant, objectif de la foi serait alors le fait de la foi – subjective – de l'Eglise primitive, foi en la résurrection par exemple, mais qui, en tant qu'acte de foi, fut forcément subjective" (p.97)

Ces quelques lignes tirées du livre explicitent bien ces deux courants fondamentaux à la base de sa réflexion. D'un côté, on voit à l'œuvre le travail de l'exégète et de l'histoire. Par ailleurs, ce même travail amène à découvrir que le point de départ de la foi n'est "ni une doctrine ou un savoir sur Dieu, ni une histoire aussi sainte soit elle : seulement une expérience essentielle ... " (p.74)

"Le Christ a dû faire cette découverte et ses disciples ont dû la faire à sa suite et à travers lui. Et nous avons à la faire à leur suite et à la lumière de la tradition qu'ils ont amorcée à partir de leur expérience originelle".

Et le silence des prêtres?

"Maint prêtre, dit l'auteur, s'est lentement découvert l'homme d'une double vérité : la sienne et celle dont son état l'a constitué le porte-parole, mais aussi ... le prisonnier" (p.13-14). "ils ont progressivement perçu le décalage entre ce qui était leur foi personnelle, intime, sincère, - et la foi telle qu'elle leur était officiellement présentée et imposée." (p.55)

Leur foi devenue adhésion à ce qui, au fond de l'intimité personnelle, a surgi comme essentiel et absolu, (p.56) ne pouvait plus se soumettre à une autorité imposant sa vérité et ses réponses. Ces vérités paraissent désormais comme bien creuses et ses réponses assez illusoire; en dehors de la réalité de la vie, en tout cas.

Le prêtre autrefois ne connaissait pas ce problème : le système collait assez avec son vécu. Puis la faille s'est ouverte! Que peut-il encore dire à ce moment? Ce que l'on attend de lui dans son rôle ou ce qu'il pense? Va-t-il s'étourdir de paroles et de liturgies pour ne point trop penser ... ou se taire ? D'autant que l'autorité – juge et partie – qui devrait renoncer à un certain type de langage, dont par ailleurs elle pense devoir être le garant, avance comme si de rien n'était et se tait sur l'essentiel : qu'annoncer aujourd'hui ; quel est le contenu d'une catéchèse ?

Qu'est-ce que croire en définitive? S'agit-il d'adhérer à des dogmes ou à soi-même? De recevoir la foi dans l'obéissance, si chère à Jean-Paul II, en adhérant à un contenu défini par l'autorité ecclésiastique? Et si croire était d'abord adhérer à soi-même, éclairé par l'esprit de foi d'autres croyants que l'expérience de l'homme Jésus, de génération en génération, éclaire et inspire?

S'étonnera-t-on alors que tant de prêtres aient quitté? Et ici notre expérience de prêtres mariés rejoint si bien la sienne. Comme le disait le début de notre manifeste de nos 20 ans d'HLM (voir dans notre numéro précédent, aux points 1.2 et 1.3), c'est ce désaccord profond sur l'essentiel qui a joué dans tant de départs. Et quand l'auteur, au terme, nous montre sa foi, ancrée dans l'amour au quotidien, nous le rejoignons au plus profond, car nous reconnaissons nous aussi que notre foi se vit au jour le jour, au quotidien du couple, des enfants, du boulot. Là se joue notre conversion, notre mort et notre résurrection!

Invitation à la lecture.

Impossible de rendre compte davantage ici de la richesse de ce livre. On ne saurait expliciter en quelques lignes où il en est actuellement. Son analyse n'est jamais banale. Sa langue claire, simple, pédagogique, même si elle doit forcément aborder un peu tous les thèmes de la théologie ancienne et actuelle. Mais quelle profondeur d'analyse! Quelle honnêteté! Quel dépouillement!

Nous avons été séduits par 'La foi décantée' de notre ami Pierre de Lochet.

Son honnêteté et la richesse de son expérience dans les domaines de la morale nous ont enchantés. Cependant certains parmi nous restions un peu sur notre faim : quel est le fond de son expérience de foi? Quelles mutations a-t-il pu vivre en ce domaine? Qu'en reste-t-il en définitive? Voici que Jean Kamp nous déploie son itinéraire à la fois intellectuel et intime au sujet de la foi ! Nous évoquerons encore ici la fulgurance de certaines pages d'un autre prêtre B. Feillet dans 'l'Errance', ou 'l'Incipit' de M. Bellet. A notre connaissance, aucun livre n'avait précisé comment et pourquoi ce

passage de la religion classique à tout autre chose avait pu – avait dû – se produire; comment un prêtre par fidélité à lui-même était passé d'un univers religieux à autre chose ...

Tout qui s'est frotté à la théologie devrait piocher cet ouvrage tant il éclaire la crise de foi d'aujourd'hui. Quant à ceux qui sont passés par là, ont contesté puis rejeté, au nom d'autres découvertes au fond d'eux-mêmes, ils verront leurs intuitions confortées, intégrées dans une vue plus large, une cohérence nouvelle de la foi. Et s'il est profane en théologie, que le lecteur qui s'interroge ne se décourage pas, il y trouvera lui aussi sa nourriture, car le livre parle de vie et non de savoir.

Edouard del Rey

Quelques bonnes pages

Ainsi le prêtre peut se trouver écartelé entre la foi officielle : celle de l'autorité religieuse, et sa foi personnelle, de même qu'entre – et cela arrive assez souvent aujourd'hui – cette foi personnelle et celle de la communauté dont il est le responsable. Cet écartèlement, il lui est le plus souvent impossible de la dire sans troubler ou scandaliser. Ainsi beaucoup de prêtres parlent encore et toujours, mais le fond d'eux-mêmes est devenu silencieux. (pp.15-16)

Ce qui est au cœur de ce livre, c'est ce décalage entre ce que beaucoup de chrétiens, de croyants, semblent avoir progressivement compris et ce que, officiellement, on paraît souverainement ignorer. Il est peut-être relativement aisé pour un laïc de ne guère s'attarder à ce décalage et de poursuivre sans plus désespérer sa route ou, comme on dit aujourd'hui, son cheminement. Mais il n'en va pas de même pour le prêtre qui est le porte-parole de l'autorité. Quel langage va-t-il employer : celui de l'autorité? celui de la science que l'autorité affecte d'ignorer? S'il y a une crise, elle surgit de là aussi. Et cela non plus ne peut être indéfiniment tu. (p.22)

Comme beaucoup de mes confrères dans le sacerdoce j'ai connu la lente évolution des idées de mon temps, les espoirs, les soubresauts et les déceptions causés par Vatican II et toutes les questions laissées ouvertes par la période post-conciliaire et que lentement on a laissé pourrir. Avec tant d'autres je me suis interrogé, j'ai écouté, j'ai réfléchi, j'ai prié. Et comme beaucoup de mes confrères j'ai été acculé, de par le monde dans lequel j'ai vécu et les publics auxquels j'ai eu à m'adresser, à modifier mes façons de penser et de parler, à repenser mon état et ma mission. Et mes certitudes. Et puis, en certaines occasions cruciales, à tirer des conclusions, à prendre des décisions. A avoir un peu de courage. C'est dire que je suis persuadé que ce livre, que j'écris en quelque sorte dans la solitude, je ne l'écris pas seul. Car je ne suis pas le seul qui pourrait l'écrire. J'ai la conviction que les idées, les interrogations, les inquiétudes qui cherchent ici en balbutiant leur expression, rejoignent les préoccupations de plus d'un prêtre qui n'a pas ou n'a pas eu l'occasion de les formuler. En ce sens je n'ai nullement l'impression de me mettre en marge du sacerdoce mais, bien au contraire, de rejoindre vaille que vaille et non sans tâtonnements un sacerdoce à la fois nouveau et éternel et qui se cherche dans cette nuit où de nombreuses vies sacerdotales aujourd'hui s'interrogent, réfléchissent, prient, - et espèrent. (p.25)

(...) Cela montre seulement combien il est grave – terrible – de galvauder l'absolu et combien on pourrait désirer que l'Église soit plus prudente, plus circonspecte, plus humble, moins solennelle, moins sûre d'elle quand elle dit parler au nom de Dieu et surtout quand, au nom de ce même Dieu, elle condamne. Avec quelle ferveur j'attends le pape qui aurait à la fois l'audace et l'humilité de dire que, dans le domaine de la vérité, l'Église a affirmé, au cours de son histoire, un peu plus qu'elle ne savait. Une formule aussi vague me suffirait; il ne faudrait pas préciser davantage. Je me contenterais du principe et m'en sentirais à la fois libéré, et réconcilié. Ici aussi, j'attends. (p.116)

Un jour, pris d'une énorme lassitude (morale, intellectuelle) j'ai pris mon courage et ma plume à deux mains et j'ai écrit au vicaire général. En qualité de prêtre je recevais régulièrement de l'archevêché des directives concernant la pastorale et la catéchèse qui nous disaient comment s'y prendre pour faire "passer le message". Quel message? Je me permis de le demander à mon supérieur et lui posai la question si ce message comportait – encore – dans le chef de l'autorité, l'Immaculée conception et le dogme du péché originel, par exemple. Je fus convié au vicariat, fus reçu avec la plus grande amabilité. Alors, à ma grande stupeur, le vicaire général me dit du ton le plus paternel qui soit : *Il y a pour vous comme un problème là, je crois ...* On ne pouvait vraiment rien lui cacher. Eh oui, il y avait effectivement comme un problème pour moi et le vicaire général avait deviné juste mais, apparemment, ce ne devait vraiment pas être un problème pour lui. Ce problème qui commença à secouer la conscience chrétienne dès avant le seizième siècle (p.200)

La religion

L'expérience religieuse et la foi qu'elle suscite estompent les limites et font remonter à la surface l'unité fondamentale et bienveillante qui sous-tend tout et qui est pressentie comme étant à la fois à l'origine de tout et le terme ou la fin (le but) de tout : bref, comme le sens de l'univers et des existences qui s'y déroulent. (pp. 76-77) Dans cette démarche, dans l'expérience qui la fonde et dans la foi qu'elle suscite, des événements peuvent nous aider, nous guider. C'est là encore, je suppose, ce qui s'est passé il y a deux mille ans avec Jésus-Christ. Que fut la vie intime du Christ ? et sa vraie nature ? et quelle fut son origine : sa naissance? J'ai cru comprendre aujourd'hui qu'on ne le saura jamais et que cela n'a probablement aucune importance. Ce que je sais, du moins ce qu'il me semble impossible de nier, c'est qu'à son contact des hommes ont été bouleversés, ont changé leur vie et leurs vues sur la vie : ont été éclairés sur le sens énigmatique de cette vie et ont été fortifiés pour répondre à ses exigences. (...)

De ces événements et de ces témoignages je suis le bénéficiaire et le tributaire aussi, comme je le suis de l'Eglise dans la mesure où c'est elle qui m'a permis d'entrer en contact avec tout ce qui s'est passé au cours de l'histoire spirituelle qui m'a précédé.

Ce qui laisse perplexe, c'est le décalage qui s'est rapidement introduit entre l'extrême simplicité de l'expérience et la complexité de l'édifice théorique dont on l'a, apparemment très tôt, doublé et alourdi. (p.78) (...) La part doctrinale de l'Evangile me paraît très réduite et, somme toute, peu originale, exception faite pour l'accent mis sur le Dieu-amour. Par contre la part doctrinale que constituent les paroles et la vie de Jésus me paraît démesurée. (...) Quelques vénérables que soient ces ajouts et respectables les spéculations dont ils ont été soit la première expression soit le point de départ, je pense que c'est là la part "passagère" de l'Evangile : le temps, l'histoire, la réflexion l'évacuent lentement mais inexorablement. (...) Car ce sont, me semble-t-il, ces spéculations qui très tôt, ont fait dévier le message premier dans le sens de l'extériorité : l'accent mis sur le divin miraculeux, sur l'autorité apostolique, sur le rite sacramentel. L'essentiel – je le crois aujourd'hui – était autre part. On a refait, sur un modèle relativement classique, une religion à partir d'un message prophétique qui semblait se dresser contre les religions classiques : institutionnalisées, sacrnalisées, miraculeuses, sacerdotales, doctrinaires, - alors que Jésus dit à la Samaritaine : *ni sur cette montagne ni à Jérusalem mais en esprit et en vérité.* (p257 -258).

Le message, lui, est bref; il est simple et vaste; il concerne de nombreux aspects de notre existence ; il paraît avoir une résonance d'éternité du fait qu'il nous interpelle encore aujourd'hui. (...) Aussi est-ce de ce message que je désire être, aujourd'hui encore, le prêtre. Mais prêtre délivré – libéré – de l'extériorité artificielle dans laquelle trop longtemps, mon sacerdoce m'a étouffé : celle d'une doctrine et d'une autorité trop extérieures, trop étrangères à la vie. Le sacerdoce classique avait créé, en même temps qu'une caste sacrale, une caste idéologique. Aujourd'hui le prêtre doit sortir de ces castes. (p.262).

Mais à mes meilleurs moments – moments religieux – j'ai l'impression ou la conviction qu'un Dieu prie en moi, me prie, moi, me demande à moi de l'exaucer là où il s'agit de faire régner dans le monde ou, plus simplement, dans mon entourage, plus de bonté, plus de chaleur, plus de lumière Prier est, de la sorte, davantage devenu une mise en état d'écoute à tous les appels qui, en moi comme autour de moi, me pressent de sortir de ma solitude égocentrique et de m'ouvrir aux besoins du monde où un Dieu s'efforce d'advenir; *que ton règne vienne* : que je fasse advenir ton règne." (p.241)